

<b>Zeitschrift:</b>	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
<b>Herausgeber:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Band:</b>	12 (1879)
<b>Artikel:</b>	De l'auteur du IVe évangile. Partie 4
<b>Autor:</b>	Rambert, Frédéric
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-379255">https://doi.org/10.5169/seals-379255</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# DE L'AUTEUR DU IV<sup>e</sup> ÉVANGILE<sup>1</sup>

---

## QUATRIÈME ARTICLE

---

Pourachever sa démonstration, M. van Goëns esquisse un parallèle entre le Jésus du quatrième évangile et celui des synoptiques et s'applique à montrer qu'il y a entre eux un « abîme, » ce qui l'amène à refuser au témoin oculaire les libres compositions subjectives du quatrième évangile, pour les attribuer à un auteur inconnu<sup>2</sup>.

Avant d'examiner de plus près comment on creuse cet abîme, il nous paraît nécessaire de rappeler brièvement quel est le caractère spécial du quatrième évangile et par quoi il se distingue essentiellement des synoptiques. C'est là le point de départ obligé de toute étude comparative entre ces divers documents. Si l'on néglige ce travail préliminaire, pour se lancer immédiatement dans les comparaisons de détail, on s'expose à faire sans cesse des rapprochements ou des oppositions qui portent à faux et qu'on est incapable de juger.

Si l'on compare d'une manière générale nos quatre évangiles entre eux, on remarque immédiatement ce trait qui leur est commun, c'est que tous prétendent nous donner une histoire. La critique pourra mettre en doute leurs récits, elle pourra

<sup>1</sup> Voy. *Revue de théol. et de phil.*, 1877, pag. 88 et suiv., pag. 161 et suiv., et 1878 pag. 36 et suiv. Des occupations multipliées et des raisons de santé nous ont malheureusement obligé de suspendre longtemps ce travail.  
F. R.

<sup>2</sup> Voy. *Revue de théol. et de phil.*, 1876, pag. 528.

conclure qu'ils ne sont, au fond, que de libres compositions subjectives; il n'en demeure pas moins évident qu'ils appartiennent tous au genre historique, qu'ils racontent des faits. Les discours mêmes qu'ils renferment sont donnés comme des faits et font corps avec le récit. Rarement les auteurs interviennent, pour ajouter une explication ou porter un jugement.

Sur cette base commune il peut y avoir entre plusieurs écrits des différences considérables tenant aux sources consultées par l'historien, au milieu dans lequel il a vécu ou bien à sa personne elle-même. De ces circonstances diverses, l'une de celles qui auront l'influence la plus profonde sur le récit, ce sera l'intention qui a dirigé l'auteur, le but qu'il a poursuivi. Ce but est, en effet, ce qui lui a mis la plume à la main, c'est la pensée maîtresse de son œuvre, celle qui décide en dernier ressort du choix de ses matériaux et de l'usage qu'il en fait. Suivant ce que sera ce but, tel événement considérable n'occupera dans le récit qu'une place secondaire ou sera même complètement passé sous silence, tandis que tel autre, moins apparent, prendra une haute signification et sera raconté dans tous ses détails.

Nous touchons ici, nous paraît-il, au trait fondamental qui distingue l'évangile de Jean des évangiles synoptiques. Ils nous donnent tous une histoire et une histoire se rapportant à la même personne, mais ils ne se proposent pas tous le même but. Jean fait expressément connaître le sien : « Jésus, dit-il, fit en présence de ses disciples beaucoup d'autres signes qui ne sont pas écrits dans ce livre; mais ceux-ci sont écrits *afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et afin que, croyant, vous ayez en son nom la vie.* » (Jean XX, 30, 31.)

Cette mention d'un but précis distingue notre évangile des deux premiers. Matthieu et Marc ne disent point dans quelle intention ils écrivent. Nous pouvons, en étudiant leurs évangiles, en déterminer le caractère général. Matthieu aime à rappeler, à propos des faits de la vie de Jésus, les prophéties de l'Ancien Testament, il tient évidemment à ce que Jésus soit reconnu comme le Messie. Mais ce n'est là qu'un but tacite; il ne déclare nulle part qu'il se le soit expressément pro-

posé, peut-être même n'était-ce chez lui qu'un but inconscient, tenant à sa conception générale de l'évangile, non à une intention précise et délibérément voulue. Aussi ce caractère, assurément le plus saillant du premier évangile, ne semble-t-il pas avoir exercé une influence prépondérante sur le choix ni sur l'ordonnance des matériaux. L'auteur s'en tient généralement aux faits et aux enseignements connus, et il les groupe d'après un principe formel, plutôt qu'en suivant une pensée directrice et fondamentale. Marc n'indique pas non plus dans quel but il écrit, c'est nous qui le déduisons du caractère général de son livre. Nous remarquons qu'il aime à signaler comment la puissance de Dieu se révèle dans la vie de Jésus ; mais encore ici ce n'est pas réellement un but, c'est simplement une impression personnelle, vivement ressentie, qui donne au récit de la vie et de la couleur. Pour faire partager cette impression, Marc s'en tient, lui aussi, aux faits de la vie de Jésus connus et popularisés par l'enseignement des apôtres. Luc se distingue des deux autres synoptiques par le fait qu'il donne à son livre un but précis. Il adresse à Théophile « un récit suivi, » pour lui faire reconnaître « l'inébranlable vérité des enseignements qu'il a reçus. » Il veut confirmer ces enseignements, « après s'être informé avec soin de tous les faits dès leur origine. » Il fait œuvre d'historien ; c'est là la mission qu'il se donne et le but qu'il poursuit. Il résulte de là que son évangile est particulièrement riche de faits nouveaux, tout en conservant pour base la vie de Jésus, telle qu'elle était généralement connue.

L'évangile de Jean a, comme celui de Luc, un but expressément énoncé, mais ce n'est plus un but seulement historique. Jean veut montrer à ses lecteurs que Jésus est le Christ ; c'est pour cela qu'à l'exemple de Matthieu il cite fréquemment les prophéties. Mais le Christ, c'est pour lui le Fils de Dieu, un avec le Père et envoyé par le Père afin de donner au monde la vie par la foi. Telle est l'idée que Jean veut mettre en lumière, c'est dans ce but exprès qu'il écrit. (XX, 31.)

Que fera-t-il pour atteindre ce but ? Un philosophe de l'école de Philon aurait choisi de préférence la voie de la spéulation. Il aurait cherché à fixer la place du Fils dans ce royaume idéal

qui domine et produit le monde de la réalité. Il aurait donné directement, ou bien indirectement en le mettant dans la bouche du Christ, son enseignement philosophique. Ce n'est pas là la voie que choisit l'auteur du quatrième évangile. L'idée qu'il veut mettre en lumière est avant tout pour lui un fait religieux, un fait de l'ordre spirituel, qui s'est révélé historiquement dans les actes, dans les discours, dans la mort et dans la résurrection de Jésus de Nazareth. Pour établir la réalité de ce fait religieux, le moyen le plus simple sera donc de raconter la vie de Jésus et de citer son témoignage, par conséquent de faire un ouvrage d'histoire. Ainsi s'explique l'origine du quatrième évangile. Ainsi s'explique également le caractère spécial qui le distingue des synoptiques. L'auteur fait de l'histoire, il raconte des faits, il cite des témoignages, mais tout cela dans un but qui n'est pas seulement historique : il veut établir, au moyen de l'histoire, un fait religieux, savoir que Jésus de Nazareth est le Christ, le Fils de Dieu, qui donne la vie à ceux qui croient en lui.

Quelles seront, au point de vue historique, les conséquences de ce but particulier de l'évangéliste ?

Une première conséquence, c'est que l'histoire, racontée dans ce but spécial, sera tout naturellement *incomplète*. L'auteur n'aura pas l'idée de tout dire ; il choisira parmi les faits connus ceux qui vont à son but, et, dans ces faits eux-mêmes, il prendra ceux qui, pour un motif ou pour un autre, lui paraîtront les plus saillants, les plus importants à mettre en relief en vue du but particulier qu'il poursuit. Il faut donc s'attendre à trouver dans un écrit historique de ce genre de nombreuses lacunes, surtout lorsque cet écrit vient après d'autres qui ont déjà popularisé l'histoire.

Mais si, d'un côté, le but spécial de l'historien appauvrit le récit, d'un autre côté, il peut aussi l'*enrichir*. Cette seconde conséquence se produira très naturellement si l'historien a d'autres sources à sa disposition que les écrits de ses devanciers, s'il a, par exemple, des souvenirs personnels, ou s'il a pu consulter des témoins. Il sera même nécessairement conduit à donner à ces sources nouvelles de renseignements une

importance toute particulière, et lorsque, dans le but qu'il poursuit, il aura à choisir entre des faits anciennement connus et des faits nouveaux, on doit admettre qu'il donnera généralement la préférence à ces derniers.

Une troisième conséquence du but spécial que poursuit l'auteur, ce sera de donner à ses récits un caractère plus *subjectif*. Les faits ne sont pas racontés simplement pour eux-mêmes, ils le sont en vue d'un certain but, d'où il suit naturellement que le narrateur, dirigé par cette préoccupation, omettra ou ne mentionnera que brièvement certaines circonstances des faits, importantes peut-être pour l'histoire proprement dite, mais accessoires ou de nulle valeur en vue du but qu'il poursuit, tandis que d'autres circonstances, très secondaires, seront rapportées dans le plus grand détail. Il en sera de même des discours que le narrateur attribue à ses personnages. Ils sont cités aussi dans un certain but, ils sont des témoignages à l'appui d'une idée ou d'un fait religieux; de là tout naturellement la tendance à en abréger ou supprimer certaines parties et à en développer d'autres. C'est même là que le caractère plus subjectif du récit apparaîtra surtout avec évidence. On peut s'attendre à ce que ces développements donnés à certaines parties des discours porteront l'empreinte très marquée du langage et de la pensée de l'historien.

Ces conséquences sont si naturelles qu'on les voit se produire dans tout ouvrage d'histoire dont le but n'est pas uniquement historique. Si nous les retrouvons dans le quatrième évangile, il ne faudra pas s'en étonner, mais simplement se souvenir que le récit n'a pas ici son but en lui-même, qu'il doit servir à établir un fait religieux. C'est pour avoir méconnu ce caractère particulier de l'évangile de Jean que certains critiques négatifs ont souvent fait grand étalage d'arguments qui n'en sont pas et que, d'un autre côté, on n'a pas toujours su reconnaître la vérité de quelques-unes de leurs observations.

Après ces considérations générales, revenons à M. van Goëns et à « l'abîme » qu'il creuse entre le Jésus du quatrième évangile et celui des synoptiques.

Il parle successivement de l'histoire de Jésus, de sa personne et de sa doctrine. Sur ces trois points il cherche à établir une opposition irréductible entre les synoptiques et l'évangile de Jean : d'un côté, un simple prophète de Nazareth ; de l'autre, le Logos incarné. Ce résultat obtenu, il ne reste plus qu'une dernière opération, savoir l'exécution sommaire du Christ johannique. L'honorable critique y procède avec une désinvolture sans égale : « S'il (le prophète de Nazareth) se donnait pour ce que le quatrième évangile fait de lui, il faudrait, osons le dire, pour sauver son caractère moral, recourir à l'hypothèse d'une *aberration mentale*. Or, comme il n'y a rien qui nous permette de douter de l'admirable lucidité et de l'élévation morale de Jésus, nous ne saurions admettre qu'il ait parlé tantôt en prophète et tantôt en Logos incarné, et nous en concluons que les déclarations que le quatrième évangile attribue à Jésus ne sauraient être de lui. » Ainsi, il n'y a pas de milieu : ou bien un simple prophète de Nazareth, ou bien un homme hors de sens. Il resterait pourtant une dernière chance aux partisans de la composition du quatrième évangile par l'apôtre Jean. Il se pourrait, en effet, que l'apôtre lui-même se fût déjà déclaré le disciple de cet halluciné qui se disait tout ensemble prophète de Nazareth et Fils de Dieu. C'est, sans doute, pour couper court à toute illusion de ce genre, que M. van Goëns, sitôt après le passage que nous venons de citer, conclut en disant : « Un apologiste de l'apostolalité du quatrième évangile, bien timide sans doute, mais enfin un apologiste, va même jusqu'à demander si le culte du maître et les souvenirs profonds de sa vie n'auraient pas dû détourner l'apôtre Jean de ces libres compositions subjectives. Pour moi, je n'en doute point, et j'y vois une raison de plus pour les refuser au témoin oculaire et pour les attribuer à un auteur inconnu<sup>1</sup>. »

Nous regrettons de ne pouvoir suivre ici pas à pas l'exposition de M. van Goëns. Si nous voulions reprendre une à une toutes ses critiques, relever les affirmations hasardées et les conclusions arbitraires qui y abondent, nous nous lancerions dans une discussion sans ordre et sans fin, qui resterait d'ail-

<sup>1</sup> Voy. *Revue de théol. et de phil.*, 1876, pag. 527-528.

leurs fort incomplète et ne pourrait aboutir à aucune conclusion précise.

La grande question à laquelle doit répondre la dernière partie du travail de M. van Goëns est, au fond, celle de savoir quelle valeur historique il faut attribuer aux récits et aux discours du quatrième évangile sur la personne de Jésus, comparés à ceux des évangiles synoptiques. Pour résoudre cette question, envisagée ici uniquement au point de vue de la critique interne, nous en sommes réduits aux procédés habituels de la critique historique. Il nous faut, tout d'abord, examiner ces faits et ces discours en eux-mêmes, voir s'ils se présentent à nous avec des caractères qui appellent la confiance, ensuite les comparer aux faits et aux discours rapportés dans les autres documents que nous possérons, dans les synoptiques.

Nous examinerons, en premier lieu, les faits de la vie de Jésus tels que le quatrième évangile nous les rapporte, et nous commencerons par les rappeler brièvement.

Au début du récit de l'évangile, Jésus est sur les bords du Jourdain, aux lieux où Jean-Baptiste baptisait. Jean le voit venir à lui et le présente à ses disciples comme l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, comme celui sur lequel il a vu le Saint-Esprit descendre, et qui baptise du Saint-Esprit. Dès le lendemain, deux disciples, dont l'un était André, se joignent à Jésus, et, bientôt après, Simon, Philippe, Nathanaël : tous le reconnaissent comme le Messie, le Fils de Dieu, le roi d'Israël. Trois jours après, Jésus arrive à Cana en Galilée, où il manifeste sa gloire par un premier miracle, puis il descend à Capernaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples. Quelques jours après, il monte à Jérusalem pour célébrer la fête de la Pâque. Il purifie le temple en chassant les vendeurs et les changeurs. Un grand nombre de Juifs croient en lui, mais d'une foi superficielle, à laquelle Jésus ne se fiait pas. L'un d'eux cependant, le pharisién Nicodème, vient à lui avec des besoins religieux plus sérieux, si l'on en juge par la profondeur des enseignements que Jésus lui donne. Jésus sort de Jérusalem, il se rend dans les lieux où Jean baptisait. Il y baptise aussi, et beaucoup de disciples viennent à lui : nou-

velle occasion pour le Précurseur de lui rendre un humble et ferme témoignage : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Les pharisiens s'émeuvent en apprenant que Jésus baptisait plus de disciples que Jean. Jésus se retire alors dans la Galilée, en passant par la Samarie, où, à la suite d'un entretien avec une femme samaritaine, il se produit tout un mouvement religieux dans la ville de Sichar. Deux jours après, il arrive en Galilée, à Cana, où il guérit le fils d'un employé royal de Capernaüm.

Plus tard, il monte de nouveau à Jérusalem pour une fête. Il guérit, près du réservoir de Béthesda, un paralytique, et lui ordonne d'emporter son lit, bien que ce fût un jour de sabbat. Les Juifs s'en irritent, et leur irritation ne fait que croître lorsqu'il se proclame devant eux le Fils de Dieu.

De retour en Galilée, Jésus traverse la mer de Tibériade et monte sur une montagne, suivi d'une grande foule, qu'il nourrit en multipliant les pains et les poissons. Cette multitude, transportée d'enthousiasme, reconnaît en lui le prophète qui doit venir dans le monde et veut l'enlever pour le faire roi, mais il se retire seul sur la montagne. Le soir, ses disciples s'embarquent pour retourner à Capernaüm. Il les rejoint en marchant sur les eaux. Le lendemain, la multitude qui avait été miraculeusement nourrie s'embarque à son tour : elle est toute surprise de trouver Jésus de l'autre côté de la mer. Alors s'engage un entretien, dans lequel il s'efforce de faire saisir à ses auditeurs le sens spirituel du miracle qu'il avait accompli. Cela se passait dans la synagogue de Capernaüm. A partir de ce moment un grand nombre de ceux qui l'avaient suivi se séparent de lui, mais les douze lui restent fidèles.

A l'époque de la fête des Tabernacles, ses frères l'engagent à monter à Jérusalem : il refuse. Cependant il y monte ensuite en secret. Les Juifs le cherchaient pendant la fête et discutaient à son sujet, lorsqu'il paraît dans le temple et excite par ses discours une admiration telle que même les huissiers envoyés par les principaux sacrificeurs et les pharisiens n'osent mettre la main sur lui. Il parle avec sévérité à ses ennemis, qui finissent par prendre des pierres pour le lapider. Il se

retire alors du temple. En passant, il guérit un aveugle-né en lui mettant de la boue sur les yeux et en l'envoyant se laver au réservoir de Siloë. Cette guérison exaspère les Juifs. Ils chassent de la synagogue l'aveugle-né, mais Jésus se fait connaître à lui comme le Fils de Dieu et reçoit ses adorations. Il continue ses enseignements. Les Juifs se divisent à son sujet. Les uns disent qu'il est possédé d'un démon ; les autres, que ses discours ne sont pas ceux d'un possédé et qu'un démon ne pourrait ouvrir les yeux des aveugles.

A la fête de la Dédicace, Jésus se trouve de nouveau à Jérusalem. L'opposition est la même entre lui et ses adversaires. Il se déclare un avec le Père. Les Juifs prennent encore une fois des pierres pour le lapider et veulent se saisir de lui. Il leur échappe et se rend au delà du Jourdain. C'est là qu'il apprend par un messager de Marthe et de Marie la maladie de Lazare. Il n'hésite pas à venir à Béthanie, bien qu'il s'expose à être lapidé par les Juifs. A sa parole, Lazare sort du tombeau. On rapporte ce miracle aux pharisiens, qui se réunissent avec les souverains sacrificateurs et décident maintenant d'en finir. Jésus se retire avec ses disciples dans la ville d'Ephraïm. On était près de la fête de la Pâque. Beaucoup de Juifs montaient à Jérusalem. Jésus revient à Béthanie. C'est alors que, dans un repas auquel assistait Lazare et où Marthe servait, Marie vient oindre les pieds de Jésus d'une huile de parfum. Une grande foule se réunit autour de lui, et le lendemain il fait une entrée solennelle à Jérusalem, entouré d'une immense multitude. Même des Grecs, qui étaient montés à Jérusalem pour adorer, demandent à le voir. Jésus y voit comme le signe précurseur de sa gloire future, mais d'une gloire qu'il ne peut obtenir qu'au prix du sacrifice de soi-même : aussi son âme est-elle troublée. Il recourt à la prière : « Père, glorifie ton nom ! » Une voix répond du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. »

Avant la fête de la Pâque, Jésus eut un dernier repas avec ses disciples. Il leur donne une leçon d'humilité en leur lavant les pieds. Ensuite, ayant l'esprit agité à la pensée du disciple infidèle, il leur déclare que l'un d'entre eux le trahira. Le dis-

ciple bien-aimé, placé auprès de Jésus, lui demande de qui il veut parler. Jésus lui dit que c'est de celui auquel il donnera un morceau de pain trempé. Ayant trempé un morceau, il le donna à Judas, qui sortit sans que les autres disciples sussent ce qu'il allait faire. Une fois délivré du traître, Jésus s'ouvre plus intimement à ses disciples. Il leur donne ses derniers enseignements et ses consolations suprêmes, qu'il termine par la prière sacerdotale.

Il se rend après cela dans un jardin, au delà du torrent de Cédron. Judas, qui connaissait ce lieu pour y avoir été souvent avec lui, arrive, suivi d'une troupe d'hommes armés. Jésus se livre lui-même à eux, et, quand il leur eut dit : « C'est moi, » ils reculèrent et tombèrent par terre. Il reprend vivement Simon Pierre, qui avait frappé de l'épée le serviteur du souverain sacrificateur. On l'emmène vers Anne. Pierre le suit avec un autre disciple, qui le fait entrer dans la cour du palais du souverain sacrificateur. C'est là que, par trois fois, il renie son Maître. Anne envoie Jésus, lié, à Caïphe. De là on le mène au prétoire, où les Juifs n'entrent pas, de peur de se souiller et de ne pouvoir manger la Pâque. Suit l'interrogatoire devant Pilate et les tentatives de ce dernier pour apaiser le peuple. Il fait fouetter Jésus. Les soldats lui mettent sur la tête une couronne d'épines et le revêtent d'un manteau de pourpre ; ils lui donnent des soufflets. Les Juifs ne mettent que plus d'instances à réclamer sa mort. Pilate finit par le leur livrer. Jésus, chargé de sa croix, est emmené à un lieu appelé Golgotha et crucifié là entre deux autres condamnés. Pilate fait mettre sur la croix, en hébreu, en grec et en latin, cette inscription : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Les soldats se partagent ses vêtements et tirent au sort sa tunique. Jésus, du haut de la croix, confie sa mère à son disciple bien-aimé. Il dit, bientôt après : « J'ai soif. » On lui tend une éponge plongée dans le vinaigre. Il dit encore : « C'est accompli, » puis, ayant incliné la tête, il expira. Comme c'était la préparation, les Juifs demandent à Pilate de faire rompre les jambes des suppliciés. Les soldats le font pour les deux compagnons de supplice de Jésus ; mais lui, le trouvant mort, l'un deux lui perça

le côté d'un coup de lance et il en sortit du sang et de l'eau.

Joseph d'Arimathée demande et obtient de Pilate le corps de Jésus. On l'ensevelit avec des bandelettes et des aromates, et on le place dans un sépulcre neuf près du lieu du supplice. Le premier jour de la semaine, Marie-Magdeleine vient au sépulcre. Elle voit la pierre ôtée : elle va en toute hâte l'annoncer à Pierre et au disciple bien-aimé, qui accourent aussi au sépulcre. Restée seule et pleurant près du tombeau, Marie a une apparition de deux anges, puis de Jésus lui-même. Le même soir, Jésus apparaît aussi à ses disciples, en l'absence de Thomas, puis, huit jours plus tard, lorsque Thomas est avec eux. Enfin l'appendice de l'évangile rapporte une apparition de Jésus aux disciples, au bord du lac de Génézareth, puis la réhabilitation de Pierre et une parole prophétique sur le genre de mort de cet apôtre.

Tel est, en résumé, le récit du quatrième évangile, le cadre qu'il donne à l'enseignement de Jésus. Si l'on envisage les faits en eux-mêmes, on pourra y faire des objections basées sur la négation du miracle, mais aucune objection proprement historique. L'enchaînement des faits y est admirablement simple et naturel. Nous y voyons Jésus, originaire de la Galilée, se manifester comme le Messie, soit dans son pays, où il doit lutter contre le sens grossier de la multitude qui le suit, soit à Jérusalem, aux grandes fêtes religieuses, où il rencontre la fière et violente opposition des chefs de son peuple. Il groupe cependant autour de lui, non seulement une foule enthousiaste, qui l'acclame un jour, mais quelques disciples fidèles et dévoués, à l'exception de Judas. La haine, secondée par la trahison, finit par l'emporter. Jésus meurt, mais, au troisième jour, il sort du tombeau et se fait voir plusieurs fois à ses disciples. Cette succession de faits, si naturelle et si simple, n'offre aucune prise à la critique. Nulle part nous ne trouvons de ces invraisemblances ou de ces contradictions intérieures qui abonneraient sûrement dans les « libres compositions subjectives » d'un philosophe du second siècle.

Le seul reproche qu'on pourrait adresser à l'évangéliste, c'est de ne nous avoir donné que des fragments d'histoire, d'avoir

laissé entre ses récits des lacunes évidemment considérables. Il a prévu lui-même ce reproche. Il déclare expressément que « Jésus a fait devant ses disciples beaucoup d'autres signes qui ne sont pas écrits dans ce livre, » et il explique ces lacunes par le but de son livre. Il n'a pas voulu raconter toute la vie de Jésus. Il a voulu seulement le faire connaître comme le Christ, le Fils de Dieu, afin d'affermir ses lecteurs dans la foi et dans la vie de la foi. Les récits qu'il a faits lui paraissant suffire à ce but, il s'en tient là et ne juge pas nécessaire d'en ajouter d'autres.

Ce motif que donne l'évangéliste pour se justifier d'avoir laissé de côté tant de faits n'est évidemment pas un prétexte imaginé après coup pour les besoins de la cause : le livre lui-même le confirme à toutes ses pages. Chaque récit vient apporter son témoignage et montrer en Jésus le Christ, le Fils de Dieu. Les déclarations expresses de Jean-Baptiste, le miracle de Cana, la purification du temple, l'entretien avec Nicodème, puis avec la Samaritaine, la guérison du paralytique de Béthesda, la multiplication des pains, la déclaration de fidélité des douze, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, l'entrée royale à Jérusalem, le désir des Grecs de le voir, le lavement des pieds, les derniers entretiens avec les disciples, la frayeur de ceux qui viennent l'arrêter, l'interrogatoire devant Pilate, la couronne d'épines et le manteau de pourpre, l'inscription placée sur la croix, les paroles du Crucifié, la sépulture par Joseph d'Arimathée et Nicodème, les apparitions de Jésus à Marie-Magdeleine puis aux disciples et spécialement à Thomas, tous ces récits ont manifestement pour but de montrer par des faits que Jésus s'est laissé proclamer le Christ, le Fils de Dieu, et s'est donné lui-même comme tel. C'est là l'intention qui a essentiellement dirigé l'évangéliste dans le choix de ses récits et qui en explique les lacunes.

Ce n'est pas seulement comme ensemble et dans leur enchaînement que les récits du quatrième évangile portent l'empreinte de l'histoire authentique et vérifique, c'est aussi dans le détail. Il est impossible de les lire avec quelque attention sans en être frappé. Nous savons que l'auteur n'est pas seulement

un historien, bien moins encore un simple chroniqueur, nous savons qu'il poursuit un but, qu'il obéit à une préoccupation, qu'il pourrait dès lors se laisser facilement aller à dénaturer l'histoire, et cependant on ne peut résister à l'impression de sincérité parfaite que produit chacun de ses récits. Combien de traits qui attestent un témoin oculaire, ou, tout au moins, très rapproché des faits, et qui ne se comprendraient plus sous la plume d'un philosophe chrétien du second siècle ! Voici, tout d'abord, l'humble et mâle figure du Précurseur ! Il rend fidèlement son témoignage, soit devant les sacrificeurs venus de Jérusalem, soit devant ses propres disciples, qu'il adresse à Jésus comme à « l'Agneau de Dieu ; » mais, au lieu de s'attacher lui-même, comme on s'y attendrait, à la personne du Seigneur, il continue son office de héraut du Christ, baptisant du baptême de repentance et se donnant simplement comme l'ami de l'Epoux, dont la joie est d'entendre la voix de l'Epoux et de s'effacer devant lui.

Dans les récits de la fin du chapitre premier, qui nous montrent comment Jésus réunit autour de lui ses premiers disciples, comme tout est naturel et pris sur le vif ! Un philosophe du second siècle, dans de « libres compositions subjectives, » n'aurait pas manqué de donner à Pierre le premier rôle : dans l'évangile de Jean, c'est André, l'un des plus obscurs des apôtres, qui amène à Jésus son frère Simon. Au milieu du second siècle, que savait-on par les évangiles synoptiques de Philippe et de Nathanaël ? Le nom de l'un et un autre nom du second, si, du moins, il faut identifier Nathanaël et Barthélemy. Dans le quatrième évangile, nous trouvons des renseignements précis sur le lieu de leur origine, sur la manière dont ils se joignirent à Jésus, sur l'accueil qu'il leur fit, spécialement à Nathanaël, sur les relations postérieures de Philippe avec Jésus. (VI, 5; I, 44-52; XIV, 8, 9.) Ces détails personnels, dont plusieurs sont si caractéristiques, seraient incompréhensibles dans un écrit du second siècle, tandis qu'ils s'expliquent de la manière la plus naturelle si l'on y voit le témoignage du disciple anonyme qui accompagnait André. — Nicodème, qui le connaîtrait sans notre évangile ? Dira-t-on que c'est un person-

nage imaginaire ? C'est peut-être l'opinion de M. van Goëns : du moins il cite l'exemple de Nicodème pour montrer que dans le quatrième évangile « les faits ne semblent servir que d'occasion aux discours<sup>1</sup>. » Mais comment un philosophe du second siècle aurait-il imaginé une pareille entrée en matière ? Il nous aurait donné tout un discours de Nicodème, les questions qu'il pose, les réponses qu'il reçoit. Mais ce pharisién prudent, qui vient de nuit à Jésus, qui commence son discours par un exorde flatteur et se voit dès les premiers mots arrêté et totalement déconcerté par une de ces paroles pénétrantes, inimitables, dont Jésus avait le secret, pour le dépeindre comme le fait notre évangile, il faut l'avoir vu et entendu. — Et la scène du puits de Jacob ! Jésus traversant la Samarie pour se rendre en Galilée, s'asseyant, vers le milieu du jour, fatigué, altéré, sur le bord du puits et demandant à boire à une femme, pendant que ses disciples sont allés à la ville acheter des vivres, puis les disciples s'étonnant, à leur retour, de le trouver parlant à cette femme, celle-ci laissant sa cruche et s'en allant en toute hâte appeler les gens de la ville, Jésus, dans son émotion, ne songeant plus à boire ni à manger et disant à ses disciples : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas... Ne dites-vous pas : Encore quatre mois et la moisson vient ? Voyez, vous dis-je, levez vos yeux et regardez les campagnes : elles sont déjà blanches pour la moisson ! » Comment résister à l'impression d'une telle scène et ne pas y reconnaître un témoignage immédiat. — Le paralytique de Béthesda, infirme depuis trente-huit ans et n'ayant personne pour le porter dans le réservoir quand l'eau est troublée ; les frères de Jésus, qui ne croient pas en lui et l'invitent ironiquement à se rendre à la fête des Tabernacles pour montrer aux Juifs ce qu'il peut faire ; les huissiers, qui n'osent mettre la main sur lui, parce qu'il parlait comme jamais homme ne parla ; les disciples interrogeant leur Maître à propos de l'aveugle-né ; l'aveugle lui-même, si admirable de simplicité et de droiture, en présence des pharisiens ; le message de Marthe et de Marie, puis tout le récit de la résurrection de Lazare ; les Grecs, qui désirent voir

<sup>1</sup> Voyez *Revue de théologie et de philosophie*, 1876, pag. 521.

Jésus et le disent à Philippe, qui le dit à André, puis les deux ensemble à leur Maître ; le lavement des pieds et la résistance de Pierre ; la remarque que les disciples, lorsque Jésus dit à Juda de faire promptement ce qu'il faisait, supposaient qu'il s'agissait d'acheter le nécessaire pour la fête ou de donner quelque chose aux pauvres ; les détails de la scène du reniement, — c'est, par exemple, le quatrième évangile qui nous apprend qu'un disciple connu du souverain sacrificateur sortit et parla à la portière pour faire entrer Pierre dans la cour, que la servante qui lui demanda s'il n'était pas un des disciples de cet homme était précisément la portière, que ceux avec lesquels il se tenait auprès du feu, c'étaient les serviteurs et les huissiers, que ce fut un serviteur du souverain sacrificateur, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, qui provoqua le troisième reniement en disant à l'apôtre : « Ne t'ai-je pas vu dans le jardin ?... » autant de détails qui seraient singulièrement étonnans dans un écrit du second siècle, mais s'expliquent très naturellement de la part du disciple qui accompagnait l'apôtre Pierre ; — les soldats se partageant les vêtements de Jésus et tirant au sort sa tunique ; la parole par laquelle Jésus confie sa mère à son disciple bien-aimé ; l'éponge remplie de vinaigre ; le coup de lance ; Marie-Magdeleine courant annoncer à Pierre et au disciple que Jésus aimait qu'elle avait trouvé le tombeau vide, et ces deux disciples accourant à leur tour pour voir ce qui en était ; l'apparition de Jésus à Marie-Magdeleine, puis aux apôtres et spécialement à Thomas. Tous ces traits sont racontés avec tant de naturel et de simplicité, avec une telle connaissance des détails, qu'on ne peut se refuser à l'impression que nous avons ici un témoignage direct, et nullement l'œuvre d'un philosophe chrétien du second siècle.

Nous croyons qu'il est d'une haute importance d'insister sur ce caractère si frappant des récits du quatrième évangile. Sous l'influence des théories et de la méthode de l'école de Tubingue, la critique a trop souvent perdu le sens du naturel et du vrai. Essentiellement préoccupée de l'étude comparative des textes et des divergences réelles ou artificielles qu'elle relevait entre des récits de sources différentes, elle n'a pas suffi-

samment tenu compte de la valeur intrinsèque de chaque récit pris à part : de là trop souvent des conclusions violentes, contre lesquelles protestent à juste titre le bon sens et la saine critique. Dans la question qui nous occupe, en particulier, lorsqu'on a déclaré que dans le quatrième évangile « l'histoire est dominée par une idée dogmatique, ou l'idée incorporée dans l'histoire, » et qu'on a signalé sur divers points de fait des divergences ou des oppositions entre ses récits et ceux des synoptiques, on juge que la cause est entendue et l'on se croit autorisé à conclure que le quatrième évangile est condamné par la critique en tant que document historique. Mais on oublie un élément essentiel de la question. Avant de tirer des conclusions, il importeraît de se recueillir, de relire le quatrième évangile pour lui-même, sans se préoccuper de ses rapports avec d'autres écrits, de revenir, si possible, à l'impression qu'il produit sur un esprit non prévenu. Cette heure de réflexion préviendrait bien des jugements précipités. En repassant ces récits si sobres, si naturels, si vrais, il semble impossible qu'on n'y reconnaîsse pas de l'histoire, et de l'histoire de première main. Cette impression, fondée sur la nature intime des récits eux-mêmes, est d'une grande valeur. Le critique qui l'écarterait, comme dépourvue de caractère scientifique pourrait faire preuve d'érudition, mais non pas au même degré de sens historique. La vraie science sera plutôt celle qui, reconnaissant aux récits du quatrième évangile tous les caractères de l'histoire, s'efforcera, non de trancher, mais de résoudre les difficultés.

Nous avons parlé jusqu'ici de l'histoire proprement dite, des récits de faits. Mais il se trouve dans notre évangile, à côté des récits, et souvent encadrés par les récits, un grand nombre de *discours* ou d'*entretiens* de Jésus, et c'est sur eux que portent essentiellement les critiques de M. van Goëns. Nous nous proposons, avant de les comparer à ceux des évangiles synoptiques, de les examiner, eux aussi, en eux-mêmes, soit au point de vue du contenu, soit au point de vue de la forme.

La présence de ces discours ou entretiens dans le quatrième évangile n'a rien que de très naturel. Le but de l'ouvrage tout

entier étant d'amener les lecteurs à croire en Jésus comme au Christ, au Fils de Dieu, et à trouver en lui la vie, l'évangéliste devait tenir, non seulement à raconter quelques-uns des faits par lesquels la gloire du Fils de Dieu s'était manifestée, mais encore, et surtout, à citer des paroles de Jésus pour donner le commentaire authentique des faits eux-mêmes. Il devait y tenir d'autant plus que le but de son évangile se rapportait à la personne de Jésus, à sa dignité personnelle de Christ, de Fils de Dieu. En effet, la certitude à cet égard reposant en définitive, pour Jésus lui-même, sur un fait de conscience intime, rien ne pouvait remplacer pour l'évangéliste les paroles par lesquelles Jésus avait rendu témoignage de ce fait.

Les principaux discours ou entretiens de Jésus, que rapporte le quatrième évangile, sont les suivants : les entretiens avec Nicodème (III, 1-21) et avec la Samaritaine (IV), la discussion avec les Juifs, à la suite de la guérison du paralytique de Béthesda (V), le discours sur le pain de vie, après la multiplication des pains (VI), les discours de la fête des Tabernacles (VII et VIII), le discours sur la « porte des brebis » et le « bon berger » (X), les discours qui suivent l'entrée royale à Jérusalem et la demande des Grecs de voir Jésus (XII), les derniers entretiens avec les apôtres (XIII-XVI), puis la prière sacerdotale (XVII).

Ce qui frappe de prime abord à la lecture de ces discours, c'est qu'ils se rapportent en général d'une manière spéciale à la personne de Jésus. C'est elle qui est en cause, soit en Galilée, où il se présente comme le pain descendu du ciel, qui donne la vie au monde, soit en Judée, où les principaux du peuple s'irritent de ce qu'il se déclare le Fils de Dieu, un avec le Père, soit à Sichar, où il se fait connaître de la Samaritaine comme le Messie. On en fait un argument contre l'authenticité des discours. « C'est toujours le même thème, dit-on, qui revient à peu près dans les mêmes termes<sup>1</sup>, » et l'on oppose cette uniformité à la grande variété qui règne dans les enseignements de Jésus tirés des synoptiques. Mais cette uniformité dans le sujet des discours s'explique de la manière la plus

<sup>1</sup> Voy. *Revue de théol. et phil.*, 1876, pag. 519.

simple. Elle tient étroitement au but de l'évangile. Si l'auteur a choisi dans l'ensemble des faits de l'histoire évangélique ceux qui lui paraissaient mettre le mieux en évidence la thèse qu'il veut établir, savoir que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, la source de la vie pour ceux qui croient en lui, il devait faire exactement de même pour les discours. Il devait s'attacher spécialement aux paroles que Jésus avait prononcées sur lui-même, par lesquelles il s'était donné comme le Christ, le Fils de Dieu, et avait invité ses auditeurs à croire en lui pour avoir la vie. Il était naturel aussi, exactement comme pour les faits de l'histoire, que parmi les paroles de ce genre il choisit de préférence celles qu'il savait être les moins généralement répandues. Etant donné le but de l'auteur, on n'a pas le droit de lui faire un reproche de ce qu'il revient souvent sur les mêmes idées, ni d'en faire un argument contre l'authenticité des discours.

Résumons brièvement, dans ses principaux traits, l'enseignement de Jésus sur sa personne et sur son œuvre, tel qu'il ressort des discours du quatrième évangile.

Jésus est le *Fils de Dieu*, le Fils unique de Dieu. (III, 16.) Comme tel, il existe éternellement. Il était avant Abraham (VIII, 58), il jouissait de l'amour du Père et de la gloire divine avant que le monde fût. (XVII, 5, 24.) Mais, du sein de cette gloire divine, il s'est abaissé jusqu'à l'homme : il est sorti du Père et venu dans le monde. (XVI, 28.) Il est maintenant le *Fils de l'homme*, c'est-à-dire, d'après les paroles mêmes du quatrième évangile où Jésus se donne ce titre, l'homme en qui Dieu se révèle et se glorifie parfaitement (XIII, 31), l'homme qui est dans le ciel, qui y monte et en redescend (III, 31), sur lequel les anges de Dieu montent et descendent (I, 52), l'homme que Dieu, le Père, a scellé, l'homme qui proclame la vérité, qui donne au monde la nourriture permanente en vie éternelle (VI, 27, VIII, 40), l'homme qui possède en lui-même la vie de Dieu et a reçu, comme tel, l'autorité de juger l'humanité (V, 26, 27), l'homme qui doit être élevé par ses ennemis, comme le serpent dans le désert, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle (III, 14, 15, VIII, 28) ; mais aussi l'homme

que Dieu glorifiera, après s'être glorifié en lui. (XIII, 31, 32.) — Jésus se donne ainsi tout ensemble comme le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, comme le Dieu-homme, et les paroles mêmes que nous venons de citer montrent évidemment que ces deux faces de son être, bien loin d'aboutir à une notion contradictoire de sa personne, se trouvent, au contraire, unies chez lui de la manière la plus étroite, dans un même acte de conscience. Plusieurs fois il se donne en même temps, dans une même parole, comme le Fils de l'homme et le Fils de Dieu. (I, 51, 52 ; III, 14-16 ; V, 26, 27, etc.)

Ce que Jésus est en lui-même, il l'est aussi dans sa vie ; car sa vie est la pure manifestation de sa personne. Le Père l'a envoyé (X, 36 ; XII, 45 ; XVII, 21, etc.), et il est venu. (XII, 27 ; XVI, 28, etc.) Dans toute sa carrière il est demeuré fidèle à ce premier acte d'obéissance. Il ne cherche pas sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé (V, 30 ; IV, 3, 4) ; il fait toujours ce qui est agréable à son Père. (VIII, 29.) Aussi demeure-t-il un avec lui (X, 30) ; il est dans le Père et le Père est en lui (XIV, 11) ; le voir, lui, c'est voir le Père (XIV, 9) ; l'appeler Seigneur et Dieu, et se prosterner devant lui, c'est lui rendre l'hommage qui lui appartient. (XX, 31 ; IX, 38.)

Pourquoi le Père l'a-t-il envoyé ? — Il l'a envoyé, non pour juger le monde, mais pour le sauver. (III, 17.) Le monde est esclave du péché : le Fils de Dieu vient l'affranchir. (VIII, 36.) Il marche dans les ténèbres : le Fils de Dieu, la lumière du monde, vient l'éclairer. (XII, 35.) Il s'égare, sous la conduite de son prince, le père du mensonge : le Fils de Dieu vient, au contraire, rendre témoignage à la vérité ; il est lui-même la vérité. (XIV, 6.) Le monde a perdu la source de la vie, il est spirituellement dans la mort : le Fils de Dieu, qui est la vie, qui a reçu du Père de l'avoir en lui-même et de la donner à qui il veut, est venu pour la lui communiquer de nouveau ; il a les paroles de la vie éternelle ; il est le pain vivant, descendu du ciel pour donner la vie au monde. (XIV, 6 ; V, 26 ; VI, 33, 51, 68, etc.)

Dans ce but, qui est celui de sa venue, pour sauver le monde et lui rendre la vie, que fait Jésus ? — Il s'efforce de persuader

les hommes de croire en lui pour avoir la vie ; car quiconque croit en lui a la vie éternelle. (III, 15, 16 ; X, 38, XII, 36, etc.) Il en appelle à Moïse et aux prophètes, qui lui ont d'avance rendu témoignage et ont annoncé sa venue. (V, 39, 45-47.) Il en appelle de plus au témoignage de son Père, aux œuvres que le Père lui donne le pouvoir d'accomplir, c'est-à-dire essentiellement à ses miracles. (V, 36 ; X, 25, 38.) Il en appelle au sentiment intime, à cet attrait du Père, auquel ne peuvent manquer de céder les hommes sincères, ceux qui veulent faire la volonté de Dieu, ceux qui sont de la vérité. (VI, 44 ; VII, 17 ; XVIII, 37.) Ce sont là les âmes que le Père lui donne, qui reconnaissent que sa doctrine est de Dieu et qui croient en lui, parce qu'elles sont d'avance déjà de ses brebis. (X, 26.)

Ces âmes qui s'attachent à lui comme au bon berger il veut qu'elles aient la vie, qu'elles l'aient même avec abondance (X, 10) ; elles la trouvent en lui, il leur donne la vie éternelle, elles ne périront jamais et personne ne les ravira de sa main. (X, 28, 29.) Il se dévoue à elles jusqu'à la mort. Le mercenaire ne prend pas la peine de défendre les brebis : quand il voit venir le loup, il s'enfuit, mais lui, le bon berger, il donne sa vie pour ses brebis. (X, 12-15.) Il est l'ami fidèle, qui donne sa vie pour ses amis. (XV, 13.) Il est véritablement le pain de vie, car il donne sa chair pour la vie du monde. (VI, 51.) Ce don de sa vie est même la condition nécessaire du succès de son œuvre. Si le grain de froment jeté en terre ne meurt, il demeure seul, mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. (XII, 24.)

Aussi Jésus prépare-t-il d'avance ses disciples à ce moment douloureux, mais inévitable, de la séparation. Non seulement il le leur annonce, il voudrait même qu'ils s'en réjouissent. En effet, s'il les quitte, c'est pour aller vers son Père, lequel est plus grand que lui ; et s'il s'en va vers son Père, ce n'est pas pour lui seulement, c'est aussi pour eux. Il va leur préparer une place dans la maison du Père. Il ne les abandonnera pas, il leur enverra le Consolateur, l'Esprit de vérité, qui achèvera son œuvre en eux en les conduisant dans la vérité. Enfin il reviendra pour les prendre avec lui, afin que, où il est, ils y soient aussi avec lui. (XIV, 1-3, 26, 28 ; XV, 26 ; XVI, 12-14.)

Dans cette attente ils doivent demeurer intimement unis à lui, comme le sarment est uni au cep ; car hors de lui ils sont incapables de rien faire. (XV, 5.) — L'œuvre du Fils de Dieu par rapport au monde se terminera par une résurrection universelle de ceux qui auront fait le bien et de ceux qui auront fait le mal, puis par le jugement de ceux-ci. Ce qui les jugera au dernier jour, c'est la parole même de Jésus qu'ils auront repoussée. (V, 28, 29 ; XII, 48.)

Tel est, résumé dans ses traits les plus saillants, l'enseignement de Jésus sur sa personne, d'après le quatrième évangile. Ce qui frappe surtout, lorsqu'on envisage cet enseignement en lui-même, c'est son unité. Tout y est bien lié, tout s'y enchaîne étroitement. Evidemment nous avons ici une pensée, une conception. Jésus veut être cru, aimé, obéi, adoré comme le Fils de Dieu venu dans le monde pour apporter la lumière, la vérité et la vie de Dieu à tous ceux qui s'uniraient à lui par la foi, et comme le Fils de l'homme, en qui Dieu se révèle et se glorifiera parfaitement.

Est-ce là la pensée réelle, authentique, de Jésus, ou seulement celle de l'auteur du quatrième évangile ?

Pour résoudre cette question, nous aurons à comparer cet enseignement avec celui des synoptiques, mais nous devons tout d'abord le considérer en lui-même, et dans le cadre que l'évangéliste lui donne, ce qui nous conduit à le mettre en regard des paroles où l'auteur expose sa propre pensée, notamment du prologue, puis à nous demander aussi quelle est l'impression que produisent les discours eux-mêmes.

Sur le premier point, la thèse de M. van Goëns est très catégorique. Le prologue est un « programme, » et les discours de Jésus n'en sont « que les développements théologiques<sup>1</sup>. » Il est certain qu'il y a entre le Maître et le disciple un profond accord de pensée : personne ne le conteste et personne non plus n'a le droit de s'en étonner ; il faudrait bien plutôt s'étonner du contraire. Or, pour expliquer cet accord entre les discours de Jésus, d'une part, et, d'autre part, le prologue, dans lequel l'évangéliste résume sa pensée, deux suppositions sont possibles. Ou

<sup>1</sup> Voyez *Revue de théologie et de philosophie*, 1876, pag. 520.

bien l'évangéliste s'est inspiré des paroles du Maître et n'a fait, dans le prologue, que d'en dégager la substance, d'en exprimer l'idée, sous une forme originale et personnelle; ou bien il s'est fait une théorie à lui, et, dans les discours, il développe ses propres pensées, en les mettant dans la bouche de Jésus pour leur donner plus de crédit.

Cette dernière hypothèse est celle qu'adopte M. van Goëns. Pour lui donner quelque vraisemblance, il faudrait montrer que les idées du prologue se retrouvent exactement les mêmes dans les discours, que les traits saillants et caractéristiques de celui-là se reproduisent dans ceux-ci. On ne saurait admettre, en effet, que l'évangéliste ait eu des scrupules à prêter sa pensée tout entière à Jésus, sa pensée textuelle, ni qu'il ait eu l'habileté de ne la lui prêter qu'à demi.

Que nous dit, à cet égard, l'examen comparatif du prologue et des discours? Ce qu'il y a de plus saillant dans le premier, c'est assurément la dénomination de *Logos* donnée au Fils de Dieu. L'auteur se complaît dans cette appellation, qu'il emploie jusqu'à trois fois dans le même verset, et c'est si bien là le point capital de sa pensée, qu'elle pourrait se résumer dans ces deux traits : « ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος,... καὶ ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο. » (Vers. 1 et 14.) Or, cette pensée qui lui appartient en propre, qui était au centre de sa foi, voyons-nous qu'il l'ait prêtée à Jésus? Nullement. Dans ces discours, qui ne seraient, nous dit-on, que de libres compositions subjectives destinées à établir que Jésus est le Logos incarné, il n'y a pas une seule parole dans laquelle il se déclare lui-même le Logos. C'est là un fait bien significatif, bien propre à montrer que l'évangéliste distinguait entre sa pensée et celle du Maître, et que, par conséquent, les discours qu'il met dans la bouche de ce dernier sont autre chose que de libres compositions subjectives.

L'idée du Logos étant spéciale au prologue, tout ce qu'en dit l'auteur a, de ce fait, un cachet d'originalité qui ne permet pas de l'identifier avec ce que Jésus dit de lui-même, quelles que soient les analogies fondamentales qu'on peut y relever. Ainsi, Jésus affirme à plusieurs reprises dans les discours son éternité et sa divinité, en tant que Fils de Dieu. L'auteur de l'évangile

l'affirme, à son tour, de Jésus en tant que Logos, et il emploie pour cela des termes qui sont bien à lui et ne se retrouvent pas dans les discours, par exemple les expressions si caractéristiques *ἐν ἀρχῇ εἶναι* et *εἶναι πρὸς τὸν Θεόν*. — Le prologue attribue ensuite catégoriquement la création de l'univers au Logos. (Vers. 3 et 10.) Les discours n'offrent rien de semblable : nulle part Jésus ne s'y donne expressément, en tant que Fils de Dieu, comme celui par lequel le monde a été créé. — Le prologue continue en disant que dans le Logos était la vie, que la vie était la lumière des hommes, la lumière véritable qui éclaire tout homme. (Vers. 4 et 9.) Dans les discours, Jésus déclare plus d'une fois qu'il est la vie, qu'il est la lumière du monde (XIV, 6; VIII, 12; IX, 5; XII, 46); il se donne par là comme envoyé du Père pour éclairer et vivifier le monde, mais il ne dit point expressément qu'il est, en tant que Fils de Dieu, la lumière universelle qui éclaire tout homme. — L'idée centrale du prologue, *ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο*, quel sujet inépuisable de développements philosophiques n'aurait-elle pas fourni à un écrivain du second siècle ? Nous ne les trouvons pas dans les discours, pas plus que ceux auxquels aurait donné lieu l'opposition qu'établit le prologue entre la loi, donnée par Moïse, et la grâce et la vérité, venues par Jésus-Christ, (Vers. 17.) — Parmi les expressions caractéristiques du prologue, il y en a plusieurs encore qui lui sont spéciales et ne se retrouvent pas dans les discours, par exemple *τέκνα Θεοῦ*, (vers. 12), *συνωοῦν* (vers. 14), *πληρωμα* (vers. 16), *εἰς τὸν κόλπον τοῦ πατρὸς εἶναι*, pour marquer la relation du Christ au Père. (Vers. 18.)

Il y a donc, entre le prologue de l'évangile et les discours de Jésus, à côté d'une analogie fondamentale, que nous sommes loin de méconnaître, une différence très réelle à maintenir, soit sous le rapport des idées, soit sous le rapport des expressions, et cela dans les traits les plus caractéristiques du prologue lui-même. Ce fait nous paraît incompatible avec la thèse de M. van Goëns que le prologue est un programme, dont les discours seraient le libre développement théologique. S'il en était ainsi, les différences que nous venons de signaler n'existeraient pas. Nous sommes ainsi conduit à l'hypothèse que nous avons indiquée en

premier lieu, savoir, que ce ne sont pas les discours qui développent librement le prologue, mais le prologue qui résume sous une forme originale et personnelle la pensée fondamentale des discours. Les différences que nous avons relevées sont même si caractéristiques, qu'elles nous autorisent à faire un pas de plus et à dire que les discours ne sont pas, pour le fond, de l'auteur du prologue. Ils ne peuvent être de sa part que la reproduction de la pensée d'autrui. Sans doute, il s'agit ici d'une reproduction vivante, non d'une reproduction textuelle et tout objective ; les discours portent l'empreinte de la personnalité du narrateur et du but qu'il poursuit, mais cette empreinte n'efface pas le sceau de leur origine, c'est bien le Maître qui parle ; la pensée du disciple s'appuie sur celle du Maître et s'en inspire, mais ne se confond pas avec elle.

Il nous reste encore à nous demander si l'impression directe qu'on reçoit des discours ou entretiens du quatrième évangile est favorable à leur authenticité, si, envisagés en eux-mêmes, ils se présentent à nous de manière à nous inspirer confiance.

Un premier point à relever, sous ce rapport, c'est que ces discours ou entretiens sont amenés de la manière la plus naturelle, par le développement de l'histoire, et répondent tous exactement à une situation donnée. Voyant, par exemple, un pharisién, un docteur de la loi, qui se sent attiré vers lui et vient s'enquérir de sa doctrine, Jésus l'interrompt dès les premiers mots pour lui montrer qu'il ne suffit pas, si l'on veut entrer dans le royaume de Dieu, d'avoir de bonnes dispositions, qu'il faut une transformation radicale, une nouvelle naissance spirituelle, et, partant de là, il se fait connaître à lui comme le Fils de Dieu envoyé dans le monde pour que quiconque croirait en lui eût la vie éternelle. Avec la Samaritaine, à laquelle il demande à boire, l'eau du puits de Jacob devient tout naturellement le point de départ de l'entretien, et comme tout y est frappant de vérité, comme le fil de la conversation s'y déroule simplement, et, en même temps, avec quel art admirable cette femme n'est-elle pas graduellement préparée à entendre la déclaration catégorique que celui qui lui parle est le Messie ! La guérison du paralytique de Béthesda, un jour de sabbat, excite la colère

des Juifs et devient pour Jésus l'occasion de déclarer que, de même que son Père travaille, il travaille, lui aussi, ce qui le conduit à parler de la relation d'amour qui l'unit au Père, ainsi que de la puissance de vie et de l'autorité souveraine que lui communique cette union vivante avec Dieu. La multiplication des pains amène également de la manière la plus simple ces développements si riches, toujours plus profonds et précis, dans lesquels Jésus se présente comme le pain vivant descendu du ciel pour donner la vie au monde. La fête des tabernacles, à laquelle ses frères l'engagent à monter, et où il était attendu, si bien que, même avant son arrivée, on se divisait à son sujet, provoque toute une série d'entretiens ou de discussions qui naissent d'eux-mêmes, soit des cérémonies de la fête qu'on célébrait, soit des dispositions et de la conduite des Juifs envers Jésus. Et les derniers discours, comme ils découlent naturellement de la situation donnée ! Nul effort, nulle contrainte; d'un bout à l'autre les libres épanchements d'un ami, plus encore que d'un maître, qui arrive au terme de la carrière et s'oublie lui-même pour préparer ses disciples à la grande séparation.

On dira peut-être que ces faits, qui servent d'occasion aux discours, ne sont que des prétextes imaginés par l'évangéliste pour introduire l'exposition de ses propres idées. Mais nous avons déjà fait remarquer combien ces faits sont en eux-mêmes simples et naturels et portent à un haut degré le sceau de l'histoire réelle. Nous pouvons ajouter ici qu'il en est de même pour les discours : ils portent le sceau de l'authenticité, non seulement dans les liens étroits qui les rattachent à l'histoire, mais aussi en eux-mêmes.

On signale des invraisemblances étranges, on relève surtout « la naïveté, l'inintelligence, la stupidité des interlocuteurs du Christ dans les dialogues du quatrième évangile, » et, après en avoir cité de nombreux exemples, on conclut que ce sont là « autant de *ficelles*, destinées à provoquer le développement d'un thème donné<sup>1</sup>. » — Nous avons examiné tous les exemples cités, dont plusieurs, pour le dire en passant, ne provoquent aucun développement quelconque et n'ont aucun droit, par

<sup>1</sup> Voy. *Revue de théol. et phil.* 1876, pag., 521-523.

conséquent, à l'élégante épithète dont on les gratifie, et nous n'en avons pas trouvé un seul qui ne nous paraisse s'expliquer de la manière la plus naturelle, étant donnés le caractère du personnage et la situation du moment. Il est même tels d'entre eux dans lesquels on voit l'aveuglement de la passion s'exprimer avec une telle crudité, que l'hypothèse d'une invention tardive est absolument impossible : ainsi quand les Juifs s'écrient : « Nous sommes la semence d'Abraham et nous n'avons jamais été asservis à personne. » (VIII, 33.) L'imagination la plus féconde aurait-elle jamais inventé un mot pareil ?

Ce qui nous frappe bien plus que de prétendues invraisemblances, ce sont ces paroles lumineuses et profondes qui coulent sans effort de la bouche de Jésus et qui seraient des traits de génie singulièrement étonnantes chez un écrivain du second siècle. Se représente-t-on un philosophe imaginant l'entretien avec Nicodème, ou avec la Samaritaine, ou le discours sur le pain de vie, ou encore les derniers discours de Jésus à ses disciples et la prière sacerdotale ? Où donc aurait-il pris cette parfaite intelligence de l'œuvre de Dieu, cette connaissance intime des rapports du Fils et du Père, ainsi que des relations spirituelles des brebis et du bon Berger ? D'où aurait-il le secret de cette parole à la fois suave et forte, si simple, si dépouillée de tout artifice, de toute prétention, et cependant si chaude, si pénétrante, si vivante ? L'âme qui l'entend, recueille aux pieds de Jésus, y reconnaît aussitôt la voix du Maître, de celui qui était doux et humble de cœur, mais qui parlait néanmoins avec autorité. Ce n'est pas le feu d'une imagination qui s'échauffe, ni le laborieux enfantement d'un esprit en travail ; c'est l'accent limpide et sûr de Celui qui, révélant les choses du ciel, pouvait dire : « Ce que nous savons, nous le disons, et ce que nous avons vu, nous le témoignons. » (III, 2.)

En résumé, nous avons reconnu que les récits et les discours du quatrième évangile, envisagés en eux-mêmes, portent la marque de leur origine, le sceau de leur authenticité. Il nous reste à voir si cette impression se confirme par la comparaison avec les synoptiques.

FRÉD. RAMBERT.

*(La suite prochainement.)*